

Un Enfant disparaît

Marie Nimier

Magali, ça allait trop bien. Elle était trop douée et trop blonde et ses seins, voilà le problème, à onze ans, des seins comme ça alors que ses copains jouaient encore aux billes. À l'école, on l'appelait la Parisienne. Ce n'était pas méchant, juste une façon s'il en était besoin de saluer son caractère exotique. Il n'y avait pas d'autres Parisiens dans le quartier. Des Marocains d'origine, des Cambodgiens, des Turcs, des Sénégalais, des Normands aussi, et toutes sortes de combinaisons plutôt réjouissantes – des français, en somme – mais des Parisiens, dans la Ville Nouvelle, c'était une rareté.

Le père de Magali avait racheté il y a trois ans une petite maison située en lisière de forêt, de l'autre côté du pont, non loin de la voie ferrée. Le bruit avait couru que sa femme devait venir le rejoindre. Elle était comédienne, on ne l'avait jamais vue à la sortie de l'école, ni aux réunions de parents d'élèves, ni même à la kermesse de fin d'année. Magali en parlait parfois, maman est à l'île Maurice, une pub pour des lunettes. La chance, disaient ses copines. Oui, ses copines trouvaient qu'elle avait de la chance.

Cette gamine, je l'aimais bien. J'aimais sa façon de parler, en vous regardant droit devant. Et de bouger aussi, embarrassée par ce corps qui la dépassait de quelques années. Alors quand la directrice de l'école nous a réunis pour nous présenter le commissaire de police chargé de l'enquête, ça m'a fait un choc. Magali Lescure avait disparu. Elle était sortie la veille pour se rendre à son cours de danse, et depuis, on était sans nouvelles.

Dans le réfectoire, le jeudi, ça faisait un trou à la table centrale. Je n'ai pas beaucoup d'enfants à déjeuner, comparé aux autres groupes scolaires, une cinquantaine en deux services. Magali adorait la compote de pommes, la compote municipale, celle en boîte de 5 kilos, bien lisse, très finement moulue, avec de la cannelle et ce jour-là justement, le lendemain de sa disparition, il y avait de la compote. La cannelle,

c'était une initiative personnelle. Parce que la dame de la cantine, ce n'est pas elle qui fait la cuisine, mais c'est elle qui réchauffe et qui sert, elle qui présente aussi, qui nomme, qui habille, et rien ne l'empêche d'améliorer l'ordinaire. En ce qui me concerne, je suis très favorable aux améliorations de l'ordinaire. Qu'est-ce que ça coûte d'annoncer un charivari de printemps au lieu d'une vulgaire macédoine de légumes ? Juste un peu de salive. Ça leur ouvre l'appétit, des mots comme ça. Lorsque j'ai vu ce vide entre Kévin et Naïma, le jour de la compote, j'ai eu du mal à retenir mes larmes. J'avais beau me répéter que Magali Lescure allait revenir, que ce n'était qu'un mauvais rêve, un mauvais moment à passer, ça me serrait le cœur, cette chaise inoccupée. J'ai demandé à Jason de prendre la place libre. Je n'ai pas dit « la place de Magali », mais « la place libre ». J'ai parlé un peu trop fort, sans doute, brutalement, les enfants n'étaient pas habitués. Jason a rentré la tête dans ses épaules, il a fait le sourd, il n'a pas bougé. Toute la table s'est tue. Un silence de mort, comme un coup de Blanco sur les sons et les lèvres. Et puis je ne sais pas comment c'est arrivé, mais Matthieu a lancé c'est le trou, le trou, le trou Normand, et ils se sont tous mis à se gondoler, c'était glaçant, ce rire, un truc dégueulasse qui vous coule dans le cou. Mat a les joues très rouges et des problèmes d'élocution, il bégaye, mais quand il est parti, on ne peut plus l'arrêter. Mon père, s'enflammait-il, on vient de lui retirer son permis, tout ça à cause du trou qui a fait péter l'Alcootest. Je suis allée à sa table et j'ai dit : on se calme, Matthieu.

Mat s'affaissa comme un soufflé trop cuit. Karine et Morgane me remercièrent du regard. J'enlevai le couvert de Magali et le mis de côté, comme si je m'attendais à la voir revenir avant la fin du repas. Le repas s'est achevé. Magali n'était toujours pas rentrée.

Le jeudi après-midi se déroula une seconde réunion dans la salle bleue, en présence des élèves cette fois. Le petit commissaire du matin n'était pas là, une femme de son équipe le représentait, très fonctionnaire de la République, à l'aise dans son uniforme, lunettes, brillant à lèvres, plutôt chouette fille je trouvais malgré son flingue et sa matraque qui lui battait la hanche quand elle montait les escaliers. La salle bleue, c'est là

où se déroulent les ateliers théâtre du temps de midi. Il y a des costumes et des accessoires accrochés aux patères, des gants de boxe, la robe d'Esméralda, une série de masques neutres en plastique, ça faisait pas vraiment crédible, ce vrai flic planté au milieu. Comme pour compenser le caractère incongru de la mise en scène, elle notait les interventions des enfants très consciencieusement sur un bloc à spirale. Elle nota que Magali Lescure ne portait jamais de marques. Son père trouvait ça idiot, les marques. Il était sympa, mais un peu ringard sur les bords. Les chaussures de Magali venaient de la Halle aux chaussures. Ses vêtements de la Halle aux vêtements. Non, ce n'était pas une question d'argent. Enfin, pas seulement une question d'argent. Quoi d'autre ? Au début de l'année, Magali s'était fait piquer son vélo. Qui avait volé le vélo de Magali ? Silence. Et dans la cour, ça se passait comment ? Juste avant les vacances, il y avait eu une petite baston à cause d'elle. Michael l'avait traitée, et comme elle ne répondait pas, Kévin avait foncé à sa place. Kévin, c'est le meilleur copain de Magali. Les deux garçons s'étaient retrouvés chez la directrice, un peu amochés, enfin la routine. Traitée, mais traitée de quoi ? Traitée, personne ne voulait en dire plus. En classe, elle travaillait comme si comme ça. Elle avait redoublé son CE2. Elle était étourdie. Souvent dans la lune. On lui disait, eh, Magali, t'as encore fumé la moquette, et elle revenait sur terre avec l'air de quelqu'un qui sort d'un bain trop chaud. Elle mythonait un peu, mais bon, pas plus que la moyenne, alors la flic avait levé les yeux par-dessus ses lunettes, mitonner, vous voulez dire quoi exactement ? Magali racontait par exemple qu'elle avait un autographe de Johnny Hallyday et un autre de Djamel Debbouze, on les avait jamais vus, ses autographes, on y croirait quand on les verrait. Ce qu'elle voulait faire plus tard ? Comédienne, à cause de l'île Maurice. En impro, elle cartonnait. À la maison, ça avait l'air de très bien se passer. Le 119, elle connaissait pas. Son père ? Il travaillait dans une entreprise qui fabriquait des disques, alors il avait plein de cédés gratuits. Vraiment très cool, à part cette histoire de marques.

Le père de Magali s'appelait Daniel Lescure. Et Daniel Lescure, c'était tout à fait mon type d'homme. Un faux air de Richard Anconina,

pas vraiment beau, mais il te regarde : tu craques. Moi, ce serait plutôt le genre Bernadette Laffont. On prétend que les Normands sont réservés, pour ne pas dire autre chose, mais personnellement, je n'ai jamais été réservée. Mon père venait du sud du département, c'est sans doute de lui que je tiens mon tempérament. Toujours est-il que ce jour-là, avec Anconina, dans les couloirs de l'école, on faisait un sacré casting. C'était il y a deux ans, au mois d'octobre. Il venait me voir pour me parler des problèmes pondéraux de sa fille. C'est comme ça qu'il disait, pondéraux. J'aimais bien sa façon de parler de Magali. On sentait qu'elle était tout pour lui, qu'il l'admirait, qu'il la trouvait formidable. S'il n'y avait pas eu ce problème de poids. Il avait fait une fixette là-dessus, et comme il était obligé de la laisser à la cantine à cause de son travail, il aurait aimé que je la surveille. Que je lui interdise de reprendre des coquillettes. Au début j'ai essayé, mais avec la meilleure volonté du monde, faire des réflexions à Magali, devant ses copains de classe, je trouvais ça franchement déplacé. Alors très vite, j'ai relâché la pression. Magali avait bien le temps plus tard de faire des régimes. Quand on travaille à la cantine, des enfants comme ça qui finissent toujours leur assiette et qui en redemandent, c'est du pain béni. On a envie de leur faire plaisir, plutôt. On a envie. Magali donnait envie. En dépit de sa maturité, c'était encore une petite fille. Je ne sais pas pourquoi je parle au passé. J'étais sûre qu'on allait la retrouver, je le sentais, et le commissaire me disait : mais comment pouvez-vous en être aussi sûre, madame Fontaine, comment ? L'intuition, commissaire, l'intuition. Regardez Jean Richard, il ne cherchait pas, il trouvait. Il n'essayait pas de comprendre la situation, il la digérait. Voilà, à la normande. J'engrange, j'engrange, et je rumine. Idem Bruno Cremer. Même chose pour Picasso. Il suffit juste d'un délie. Je les connais, mes gosses. On va la retrouver.

Le petit commissaire sortit un cure-dents de sa poche et l'enfila dans sa bouche. Il semblait perplexe. Le coup de Picasso, il ne s'y attendait pas. Une dame de la cantine, ça ne cite pas Picasso. J'ai embrayé sur les enquêtes de Jean Richard dans *Pifpoche*, 1974, j'avais la collection complète à la maison. J'aurais pu parler des heures de lui, de sa

ménagerie, de son accident, tout ça, mais je devais aller à l'aquagym. J'habite tout près de la piscine, juste à côté de la médiathèque, ce serait dommage de ne pas en profiter. Avant la construction de la Ville nouvelle, je vivais au village, dans une maison avec un jardin tout en long. Quand ma mère a eu son accident, je l'ai vendue et je me suis mise en appartement. Ça a été un grand soulagement. Plus d'herbe à tondre ni de vigne vierge à tailler. Plus de tuiles à surveiller les soirs de tempête. Une vraie salle de bains. Des toilettes que l'on peut nettoyer avec de l'eau de Javel. Une cuisine avec un évier fixé à la bonne hauteur. De l'eau chaude comme s'il en pleuvait. Et les gamins qui jouent sur la dalle. Quand il y en a un qui pleure, c'est tout l'immeuble qui jette un œil par la fenêtre. Ceux du village ne comprennent pas. Ils ont peur de venir sur la dalle. Ils disent que la Ville nouvelle, c'est une aberration. Une erreur de plan, avec sa gare en plein milieu des champs. Est-ce que j'ai une tête à habiter dans une erreur de plan ? D'ailleurs il ne faut plus dire Ville nouvelle, mais Cité contemporaine, c'est ce qu'ils ont marqué sur les panneaux depuis que l'État s'est désengagé, mais je n'arrive pas à m'y faire. Ce doit être comme le père de Magali, je suis un peu vieux jeu. Erreur de plan ou pas, les arbres poussent, les enfants naissent, le nouveau maire a fait installer un banc sur lequel Magali venait manger des bonbons. Tout son argent de poche y passait. C'est vrai qu'elle était gourmande, cette gamine, mais honnêtement, elle était tellement jolie, toute ronde avec ses grands bras, une petite poupée. Oui, c'est comme ça que je l'appelais, le commissaire a noté lorsqu'il m'a interrogé la première fois, ma poupée, ma petite poupée.

Le vendredi, je n'ai pas mis son couvert. Naïma est venue m'aider à déplacer le chariot, d'elle-même, comme ça, sans que je le lui demande. Mon portable a sonné en plein milieu du service. C'était Martinsky au bout du fil. Il avait l'air tendu. Il voulait me prévenir, il ne serait peut-être pas là mardi prochain. Des flics l'attendaient à sa porte. Il y eut un silence. Puis il reprit d'une voix bien claire : je suis innocent, ce petit con a dit n'importe quoi.

Et il a raccroché.

Le petit con, c'était Kevin Pétreil. Je connaissais sa mère, elle venait

à l'aquagym avec moi. Du genre première de la classe. Toujours en tête de file, son bonnet enfoncé jusqu'aux yeux pour économiser sa teinture. Sortant du bassin dix minutes après la fin du cours pour nager quelques longueurs en rab. Gentille au fond, mais tellement performante que ça en devenait fatigant. À la sortie de la réunion dans la salle bleue, Kévin Pétreil s'était mis dans un coin avec la flic. Il avait dit ce qu'il n'avait pas osé dire devant tout le monde : Magali, elle se laissait toucher les pamplemousses pour un euro.

La flic l'avait pris par les épaules, elle lui avait parlé très gentiment, comme s'il était un peu débile.

- Et par qui se laissait-elle... toucher les pamplemousses, mon garçon ?

Kévin n'avait pas répondu. Ce n'était pas ça l'important. Pour lui, et plus tard pour les autres de la classe qui apprendraient la nouvelle, ce n'était pas le fait de se laisser toucher les pamplemousses qui était remarquable. Mais de se les laisser toucher pour si peu d'argent.

Là, c'était du mystère.

En fin d'après-midi, la famille Pétreil avaient reçu la visite du petit commissaire en personne. Et le petit commissaire avait obtenu ce qu'il voulait, un nom, avant le week-end : Martinsky.

Le Centre de détention, on le voit de la gare. Ce sont des hommes condamnés à de lourdes peines qui sont incarcérés là-bas, peut-être Martinsky a-t-il été transféré ailleurs. Dans le doute, je suis passée plusieurs fois ce matin devant la prison. Si la fenêtre de Martinsky donne sur la route des lacs, il aura compris que je pense à lui. Enfin penser à lui, ce n'est peut-être pas la chose essentielle en ce moment. Parce que les gens du quartier pensent un peu trop à lui, justement. Ils le dégueulent. Ils jettent des ordures dans son jardin. Ils glissent des insanités dans sa boîte aux lettres. C'est un véritable défilé depuis l'annonce de son arrestation. Il y en a un qui a écrit « ON AURAT TA PEAU » sur un morceau de carton et qui l'a cloué sur sa porte, comme on elouait les ehouettes sur les portes des granges. Le plus douloureux pour moi fut la réaction des enfants. En bloc ils adoptèrent la version

pamplemousses. Kévin Pétreil paradait dans la cour de récréation, en un jour il était devenu la coqueluche des élèves. Martinsky, disait-il aux journalistes, on est obligé de passer devant chez lui pour entrer dans l'école. On n'aime pas le voir toujours là, assis derrière la fenêtre du premier étage, à faire semblant de travailler.

Martinsky, c'était l'homme assis. Il n'y avait ni barbecue ni portique dans son jardin. Pas même une corde à linge. Ça faisait tache dans le lotissement, ce bout de gazon tout nu. Il ne quittait son bureau que pour faire ses courses, à Mobyette, deux fois par semaine. Et le soir parfois aussi, toujours sur sa 103 pourrie. On ne savait pas où il allait. Il bouffait du kilomètre. Un type discret, pas du genre à étaler sa vie sentimentale. Ni à toucher les seins de Magali, même si c'était une affaire. On disait le Martinsky, il est pas sorteux, et on disait qu'il ne se levait même pas pour faire pipi. C'était la grande blague à l'école, la mare de pipi sous la chaise de Martinsky. On se la repassait de classe en classe, et même les petits de maternelle qui entraient pourtant par une autre rue se la racontaient avec un mélange de peur et de fascination.

En fin de journée, je croisai le commissaire devant la mairie. Il était avec une brochette de collègues qui revenaient bredouilles d'une opération de ratissage. Si j'avais un conseil à leur donner, c'était de faire en priorité le tour des boulangeries. Là, ils avaient une chance d'entendre parler de Magali Lcseure.

- Le Petit Poucet, il semait des cailloux. Magali, ce sont des euros qu'elle sème.

J'ai regretté aussitôt d'avoir prononcé ces mots. Ils allaient faire le lien avec Martinsky. Pourquoi se laissait-elle peloter ? Pour s'acheter des bonbons. Et pourquoi s'achetait-elle des bonbons ? Parce qu'elle aimait ça, comme tous les enfants. Et que c'était interdit chez elle. Mais le petit commissaire n'a pas eu l'air de faire le rapprochement. Il répondait oui, oui, d'une voix distraite. Depuis que j'avais appris qu'il dormait au Formule 1, près de l'autoroute, ma confiance en lui avait encore baissé d'un cran. Bruno Cremer serait descendu à l'hôtel du village. Jean Richard à l'Hôtel du Golf. On les aurait vus accou-

dés au parapet regardant les cygnes glisser lentement sur l'eau. Un commissaire radin, qui dort avec des boules Quies, je me méfiais des résultats. Martinsky n'était pas près de rentrer chez lui. Ma mère me disait toujours : ma fille, tu comptes sur toi-même, parce que si tu dois compter sur le voisin, tu y es encore tantôt. Alors je suis remontée chez moi, j'ai pris mes affaires de piscine, et je suis allée comme tous les samedis à ma seconde séance d'aquagym.

Quand j'ai vu Kévin Pétreil sauter dans l'eau en se bouchant le nez, éclaboussant le couple de retraités qui se dirigeait bravement vers le bord du bassin, j'ai compris que j'allais suivre les conseils de ma chère maman. La leçon était terminée, Kévin se faisait engueuler par les retraités, du coup il avait envie de sortir, mais sa mère voulait encore nager un peu, comme d'habitude, les cinq petites minutes qui font la différence rapport aux fessiers. Je lui ai dit, prenez votre temps, madame Pétreil, je m'occupe de votre fils. Nous nous sommes retrouvés tous les deux sous la douche. Je me suis plantée devant lui. On allait voir ce qu'il avait dans le ventre.

- T'as inventé, pour Martinsky, j'ai articulé.

Kévin a fait semblant de ne pas entendre. Je me suis approchée en me tenant bien droite. Il m'arrivait juste au niveau de la poitrine. Je portais mon maillot noir, celui de La Redoute. Il a commencé à se laver comme si de rien n'était. Le même avait de l'aplomb. J'ai répété : c'est une invention, l'histoire des pamplemousses. Ma voix était très basse, mais à l'intérieur, ça criait.

- Tu veux que je lui dise à ta mère, j'ai menacé, que tu manges jamais ta viande à la cantine ?

Kévin a cneassé. L'eau coulait le long de ses épaules. Je ne savais pas que j'avais ça en moi. Cette violence-là. Je lui ai arraché le flacon de shampooing des mains.

- Tu vas me répondre, petit merdeux ?

Il ne disait toujours rien. Martinsky était en prison, à cause d'un sale gosse qui avait trop regardé la télé. J'ai versé le liquide dans le creux de la main et je lui ai dit : ça va finir dans tes yeux, si tu continues à

mentir. Je tremblais en le plaquant contre le mur.

- Ce n'était pas Martinsky, il a balbutié en tordant la bouche, ce n'était personne.

Je n'ai pas relâché la pression.

- Et tu es prêt à répéter ça devant les flics ?

Il était prêt. Je me suis reculée en lui rappelant, pour la viande. Sa mère arrivait avec ses flap-flap qui couinaient sur le carrelage. Je me suis retournée. Madame Pétrel, votre fils a quelque chose d'important à vous avouer. Kévin pleurait maintenant.

- C'est pas vrai, pour Martinsky, il a craché entre deux hoquets.

Je n'ai pas entendu la suite. Je suis partie chercher mes affaires dans le casier. Mon cœur battait sans doute aussi vite que celui de Kévin Pétrel. Était-ce bien moi qui avais menacé un enfant ? Moi qui l'avais traité de petit merdeux ? Je venais de faire une vraie grosse connerie. Mais au moins, Martinsky serait libéré.

Un message du commissaire m'attendait sur mon répondeur. Il voulait me voir dès que possible. Je compris à l'arrivée dans le commissariat que l'enquête était passée à la vitesse supérieure. Malgré l'heure tardive, ça grouillait dans les couloirs. Les témoignages concordent. Martinsky était sorti de chez lui entre 5 et 6 heures le jour de la disparition. La perquisition n'avait rien donné, mais on avait retrouvé sur les berges de l'Eure, près du pont, un bracclet tressé ayant appartenu à Magali. Les hommes-grenouilles fouillaient déjà le lit de la rivière. Une cellule de crise allait être ouverte dans les locaux du Centre médico-social. Le petit commissaire me fit passer devant lui en me poussant d'un geste que je n'ai pas aimé. J'essayai de lui dire, pour Kévin Pétrel, mais il me coupa la parole.

- C'est moi qui parle, précisa-t-il en testant l'élasticité de son cure-dents. Alors, il paraît que vous rajoutez du beurre dans les plats de la cantine, et de la crème fraîche dans le fromage blanc ? Il paraîtrait même que vous leur servez des desserts en supplément, à vos pensionnaires !

Je ne m'attendais pas à entendre parler cuisine. Je fus prise d'une crise d'éternuements. Mes cheveux étaient encore mouillés. Si j'avais su, j'aurais pris le temps de les sécher.

- Madame Fontaine, je vous ai posé une question...

- Une question ?

- Rajoutez-vous du beurre et...

- Oui, monsieur le Commissaire, et je rajoute même du sucre en poudre dans la sauce des carottes râpées. Et le dernier vendredi avant les vacances, je leur prépare de la teurgoule à mes gamins. La teurgoule, vous savez ce que c'est au moins ?

- Madame Fontaine...

- Vous vous en fichez, eh bien moi je ne m'en fiche pas de ce que mangent les enfants ! Figurez-vous que pour certains, c'est le seul repas conséquent de la journée...

Je sentais remonter en moi la colère qui m'avait submergée à la piscine. Les gendarmes, par ici, c'est comme ça qu'on appelle les moisissures qui apparaissent sur le cidre quand le tonneau est presque fini. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire, au commissaire, cette histoire de beurre et de crème fraîche ? Mes mains recommençaient à trembler. Je croisai les bras. Il fallait que je me calme, sinon ça allait mal tourner et pour moi et pour Martinsky. Respirer, penser à Bruno Cremer. À son côté terre-neuve quand il appelle les prostituées « mon petit ». Je devais faire preuve d'indulgence avec mon interlocuteur, chacun avait sa façon de travailler, j'étais mal placée pour le juger. Je baissai la voix.

- Je tiens à ce que vous sachiez, monsieur le commissaire, que je paye tout de ma poche, question améliorations.

Il nota l'information. Le téléphone sonna. Non, il n'avait rien à déclarer pour le moment, l'enquête suivait son cours. On ferait un point presse dans la soirée. Je me demandais s'il allait parler de moi aux journalistes. Il décrocha un autre téléphone et a ordonné qu'on le fasse entrer. Et celui qui entra, l'air complètement perdu, c'était Daniel Lescure, le père de Magali.

Je ne savais plus où me mettre. Si je m'étais lancée tête baissée

dans cette enquête, je le compris à cet instant, ce n'était pas simplement pour venir en aide à Martinsky, mais aussi parce que je portais ma part de responsabilité dans le fait que Magali soit aussi ronde. J'avais contribué à rendre son corps désirable. À le rendre appétissant. Le petit commissaire reprit l'interrogatoire. Il me demanda pourquoi j'avais caché que j'entretenais des rapports personnels avec le suspect. Ses questions sur la cantine, je le comprendrais plus tard, n'étaient qu'un hors-d'œuvre, une mise en bouche. Avec l'arrivée de Lescure, c'est le plat de résistance que nous attaquions.

- Pourquoi nous avez-vous caché vos relations avec Martinsky ? répéta-t-il en mâchant ses mots.

- Parce que Martinsky n'a rien à voir là-dedans. Les petites filles, c'est pas son rayon. Vous n'avez qu'à convoquer la mère de Kévin Pétreil, il a tout inventé le gosse...

- Laissons les Pétreil de côté, voulez-vous. Moi j'aimerais bien savoir pour quelles raisons vous vous acharnez à protéger Martinsky. C'est à vous qu'il a téléphoné avant son arrestation ?

- Téléphoné...

- N'essayez pas de vous dérober, il était sur écoute, on a l'enregistrement. Il vous a parlé de mardi. Qu'est-ce que vous deviez faire ensemble, mardi ?

Ce que j'allais faire chez Martinsky, je préférais le garder pour moi, et puis ça n'avait rien à voir avec la disparition de Magali, ce type mélangeait tout.

- Vous avez un double de sa clé, n'est-ce pas ? On vous a vu rentrer chez lui.

- Oui, il m'a confié un double pour... pour arroser les plantes quand il part en voyage.

- En voyage ? Parce que Martinsky voyage ?

- Enfin... Il va voir son frère... quelquefois.

Le téléphone sonna à nouveau. Le commissaire changea complètement d'attitude en reconnaissant la voix de son interlocuteur. Il se redressa, le cure dents au garde-à-vous, et adopta le ton obséquieux

des hommes de la quarantaine qui sont à un tournant décisif de leur carrière. Ce qu'il avait à dire ne nous regardait pas. Il fit signe à un collègue de nous raccompagner, nous reprendrions l'interrogatoire le lendemain. Je me retrouvai avec Daniel Lescure sur le parking du commissariat. Je n'en revenais pas d'être libre. Je dirais même qu'à la place des flics, je ne me serais pas contentée de réponses aussi évasives. Lescure marchait lentement, il posait drôlement les pieds, comme s'il avait peur de blesser le sol. Sa Volvo break, toujours immatriculée 75, était garée de travers. Il essaya sans succès d'ouvrir la portière. La clé ne rentrait pas. Il leva les yeux vers moi.

- Tout ce que je voudrais savoir, dit-il d'une voix bizarre, c'est ce que vous alliez faire chez Martinsky.

- Des ménages...

- Des ménages ?

- Oui, des ménages, au noir. Les sols, le repassage. Pas le genre de chose qu'il faut dire dans un commissariat. En tant que fonctionnaire de la mairie, travailler au noir, ça la fout mal. Vous imaginez si les journaux reprennent l'information, il y a de quoi se faire licencier. Et qu'est-ce que je deviens, moi, sans mes gosses ?

Un vague sourire se dessina sur les lèvres du père de Magali. Il contourna sa voiture et s'approcha de moi. J'eus un mouvement de recul. C'est lorsqu'il me tendit la main pour faire la paix que je compris qu'il était complètement saoul.

Lescure marmonna quelques excuses. Il était incapable de conduire, aurais-je la gentillesse de le raccompagner chez lui ? Le voyage se déroula en silence. Je l'aidai à s'installer sur le divan du salon, et sous prétexte de lui préparer du café, j'allai visiter la chambre de Magali. Il y avait une grande photo de sa mère sur le mur devant son lit. Et, au pied de la photo, tout un ramas de petits objets, posés comme des offrandes autour d'une bassine remplie de poupées. Là où je compris que ça ne devait pas être tout simple, dans la tête de Magali, c'est que les poupées étaient rangées à l'envers, avec les jambes qui dépassaient de la bassine, comme une gerbe de fleurs. Leurs robes tombaient en corolles. Drôle de bouquet pour une gamine. Drôle de photo aussi.

La mère de Magali avait l'air très jeune. Elle était excessivement maquillée. On la voyait en plan américain, drapée dans une serviette de bains aux couleurs de la France. La voix de Lescure me fit sursauter. Est-ce que je pouvais lui ramener la bouteille de scotch qui était sur la table de la cuisine ?

Richard Anconina, pour moi toute seule. Même bourré, c'était un cadeau. Anconina tendance Léonard, avec un petit air évaporé qui le rendait encore plus séduisant que d'habitude. Je lui demandai s'il avait prévenu sa femme, pour la disparition. Je l'imaginais déboulant dans la nuit. Vu l'état du mari, je préférais prendre mes précautions.

- Ma femme ? Nous... nous avons perdu tout contact... tout contact réel. En pensée, nous continuons à être très proche les uns des autres, Magali a tellement besoin de sa maman, mais dans les faits...

Il avait du mal à finir ses phrases et l'alcool n'était pas seul responsable de ses hésitations. Il me demanda si je voulais bien m'allonger à côté de lui. Je vidai mon verre d'un trait. Sa main se tendit vers la platine. Il portait une bague en argent à l'index. La voix de Carla Bruni envahit l'espace. J'étais un peu gênée parce que je sentais le chlore. Il se pelotonna contre moi. Une vague de plaisir parcourut tout mon corps. Comment pouvait-on être aussi heureux dans un moment aussi triste ? Je caressai ses cheveux. Nous étions des enfants qui ont peur de l'orage, et si nos pensées avaient pu se matérialiser, comme dans les bandes dessinées, il n'y aurait eu qu'une seule bulle pour nous deux. Une bulle avec un même visage : celui de Magali.

Martinsky fut libéré le lendemain en début d'après-midi, aucune charge sérieuse n'ayant été retenue contre lui. On l'avait aperçu sur sa Mobyette, et qu'est-ce qu'il faisait ? Il roulait. On n'avait pas retrouvé de traces de pneus sur les berges de l'Eure. Sur le bracclet ne figuraient pas ses empreintes, seulement celles de Magali. Et celles de Kévin Pétrel.

À la cantine, le lundi, les enfants étaient trop sages, même Mathieu avait l'air abattu. Je n'aimais pas les voir dans cet état, comme s'ils avaient abandonné tout espoir de retrouver leur amie. Parce que

Martinsky en prison, pour eux, c'était un espoir. On pouvait imaginer des choses. Des choses terribles, certes, mais au moins, on pouvait imaginer. Sans suspect identifié, on était perdu. Désemparé. Dans le vide, sans rien à quoi se raccrocher. Kévin Pétrel avait été relégué en bout de table. Il évitait de croiser mon regard, et faisait des efforts pour manger sa viande. Je savais qu'il détestait ça. Je suis allé vers lui et j'ai murmuré : pour la viande, laisse tomber, on oublie.

Il continua à mâcher, et c'est en voyant son nez se froncer au moment de la déglutition que j'ai repris espoir. Kévin Pétrel avait encore quelque chose à se reprocher, sinon pourquoi aurait-il continué à manger sa viande ? Il fallait que je l'interroge à nouveau. Que je le cuisine, moi, la dame de la cantine. J'essayai de le coincer à la porte du réfectoire, il me fila entre les doigts. Pendant la récréation de l'après-midi, il resta collé à son instit. Sa mère, plus pomponnette que jamais, vint le chercher à la sortie des classes. Devrais-je attendre la prochaine séance de piscine pour me retrouver en tête à tête avec lui ? Je redoutais cette nouvelle confrontation. Comment réagirait Kévin, se laisserait-il impressionner aussi facilement que la première fois ? Et s'il allait tout raconter à la police ? Alors se produisit ce que nous ressentirions tous comme un miracle. Le soir même, au moment où nous l'attendions le moins, Magali refit son apparition. J'étais avec son père dans la salle de bains et soudain elle était là, égale à elle-même, un peu amaigrie sans doute mais en bonne santé et visiblement heureuse de retrouver sa maison. Son premier geste en entrant dans sa chambre fut d'enlever la photo de sa mère. Elle retourna les poupées et dit d'une voix ferme, sans que nous puissions savoir à qui elle s'adressait exactement, que ça suffisait maintenant. Qu'il fallait penser à grandir.

Le petit commissaire ne comprendrait jamais pourquoi Kévin avait déposé le bracelet sur les berges de l'Eure. Magali prétendait que c'était un signe adressé à son père, pour qu'il ne s'inquiète pas. Les Pétrel habitaient au troisième étage d'un immeuble sans grâce, une de ces constructions clonées des années 70 atteintes de vieillissement précoce. C'est dans leur cave que Magali s'était cachée. Ce qui l'avait

décidée à rentrer chez elle ? Les piles de sa radio étaient mortes, les journées longues et Kévin depuis l'histoire de la piscine n'était plus aussi sûr de vouloir gagner son pari. C'est lui qui chaque matin lui descendait à manger. Quand je leur ai parlé de Martinsky, ils n'ont pas compris que c'était si grave, ce qu'ils avaient inventé. On voulait juste le faire marcher, disait Kévin. Faire marcher l'homme assis. Je soupirai. Magali baissa les yeux. Ses cheveux tombaient comme des parenthèses autour de son beau visage. Alors j'ai repensé à ces heures que nous passions, mes frères et moi, planqués dans la forêt près de la voie ferrée en espérant que le train allait dérailler. Je ne sais pas d'où nous tenions l'information, mais il suffisait de mettre un caillou sur les rails pour que la locomotive se renverse. Nous allions spécialement dans les carrières pour ramasser de gros silex aux arêtes saillantes. Dissimulés dans les fourrés, nous attendions, grisés par l'illusion de notre toute puissance. Nous étions très déçus lorsque le train passait sans même ralentir. À l'époque, on pouvait encore ouvrir les fenêtres. Parfois, une petite fille se penchait malgré l'interdiction formelle marquée en quatre langues. Ses cheveux dansaient dans le vent. Nous ne pensions pas à ce qui pourrait lui arriver si le train déraillait. Nous voulions simplement arrêter le temps. Rouen n'était qu'à une trentaine de kilomètres. Pour nous, c'était le bout du monde.